
LAURENT
GAUDÉ
Danser
les ombres
roman
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En ce matin de janvier, la jeune Lucine arrive de Jacmel à Port-au-Prince pour y annoncer un décès. Très vite, dans cette ville où elle a connu les heures glorieuses et sombres des manifestations étudiantes quelques années plus tôt, elle sait qu'elle ne partira plus, qu'elle est revenue construire ici l'avenir qui l'attendait.

Hébergée dans une ancienne maison close, elle fait la connaissance d'un groupe d'amis qui se réunit chaque semaine pour de longues parties de dominos. Dans la cour sous les arbres, dans la douceur du temps tranquille, quelque chose frémit qui pourrait être le bonheur, qui donne l'envie d'aimer et d'accomplir sa vie.

Mais, le lendemain, la terre qui tremble redistribue les cartes de toute existence…

Pour rendre hommage à Haïti, l'île des hommes libres, *Danser les ombres* tisse un lien entre le passé et l'instant, les ombres et les vivants, les corps et les âmes. D'une plume tendre et fervente, Laurent Gaudé trace au milieu des décombres une cartographie de la fraternité, qui seule peut sauver les hommes de la peur et les morts de l'oubli.

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud. Il est notamment l'auteur de La Mort du roi Tsongor *(2002, prix Goncourt des lycéens, prix des Libraires),* Le Soleil des Scorta *(2004, prix Goncourt, prix Jean-Giono),* La Porte des Enfers *(2008),* Ouragan *(2010) et* Pour seul cortège *(2012).*

DU MÊME AUTEUR

Romans

CRIS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 613.
LA MORT DU ROI TSONGOR, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 667.
LE SOLEIL DES SCORTA, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 734.
ELDORADO, Actes Sud/Leméac, 2006 ; Babel n° 842.
LA PORTE DES ENFERS, Actes Sud/Leméac, 2008 ; Babel n° 1015.
OURAGAN, Actes Sud/Leméac, 2010 ; Babel n° 1124.
POUR SEUL CORTÈGE, Actes Sud/Leméac, 2012 ; Babel n° 1260.

Théâtre

COMBATS DE POSSÉDÉS, Actes Sud-Papiers, 1999.
ONYSOS LE FURIEUX, Actes Sud-Papiers, 2000 ; Babel n° 1287.
PLUIE DE CENDRES, Actes Sud-Papiers, 2001.
CENDRES SUR LES MAINS, Actes Sud-Papiers, 2002.
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE, Actes Sud-Papiers, 2002 ; Babel n° 1287.
SALINA, Actes Sud-Papiers, 2003.
MÉDÉE KALI, Actes Sud-Papiers, 2003.
LES SACRIFIÉES, Actes Sud-Papiers, 2004.
SOFIA DOULEUR, Actes Sud-Papiers, 2008.
SODOME, MA DOUCE, Actes Sud-Papiers, 2009.
MILLE ORPHELINS, suivi de *LES ENFANTS FLEUVE*, Actes Sud-Papiers, 2011.
CAILLASSES, Actes Sud-Papiers, 2012.
DARAL SHAGA suivi de *MAUDITS LES INNOCENTS*, Actes Sud-Papiers, 2014.

Récits

DANS LA NUIT MOZAMBIQUE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 902.
LES OLIVIERS DU NÉGUS, Actes Sud/Leméac, 2011 ; Babel n° 1154.

Littérature jeunesse (album)

LA TRIBU DE MALGOUMI, Actes Sud Junior, 2008.

Beau livre

JE SUIS LE CHIEN PITIÉ (photographies d'Oan Kim), Actes Sud, 2009.

Photographie de couverture : © Gaël Turine / Agence Vu

© ACTES SUD, 2015
ISBN 978-2-330-05392-5

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2015
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-1281-6

LAURENT GAUDÉ

Danser les ombres

roman

ACTES SUD

Pour Gaël Turine,
En souvenir de ces heures passées ensemble dans les rues de Port-au-Prince, en amitié.

Pour Lyonel Trouillot,
Qui porte son pays dans les yeux et le peuple dans son cœur.

PROLOGUE

NINE

Il avait fait chaud toute la journée et les commerçants de la rue Veuve contemplaient l'artère désespérément vide en se demandant ce qui les retenait encore ici à cette heure où il était quasiment certain qu'il ne viendrait plus personne. Toute la journée, Lucine s'était essuyé le cou avec le mouchoir mauve que lui avait offert sa nièce – la petite Alcine. Elle était restée accroupie derrière son échoppe en bois, sous l'ombre des arcades des belles maisons construites après le grand incendie, s'épongeant le front, pensant, comme tous les autres, à ce qu'elle ferait à manger ce soir. Toute la rue était prise de langueur. Même la vieille Goma – que les enfants du quartier appelaient Mam' Popo sans que l'on sache d'où venait ce surnom – était muette. D'ordinaire, elle régnait sur le marché avec l'autorité de sa gouaille et de ses kilos, haranguant le chaland dans une langue qui faisait s'esclaffer les commerçants jusqu'au Ciné Pigaille…

— Flacon, parfum after-shave, approche-toi chéri, ça vient de Paris…

— Je n'ai pas une gourde*, Mam' Popo…

* Monnaie haïtienne.

— Qui parle d'argent, malotru, je te parle d'amour, moi!

— Hey, Mam' Popo, ma femme sera pas contente…

— Tais-toi, mon nègre, ta femme sera ravie si tu sens bon Paris!

Même Mam' Popo, en ce jour, était muette, immobile, les lèvres molles, la jupe tombante entre ses cuisses ouvertes, suant lentement d'ennui sur le trottoir. C'était comme si toute la rue attendait que la doyenne donne le signal du départ en lançant un de ses jurons préférés, "Cornecul, on dirait que la mer a pété tellement il fait chaud aujourd'hui!", pour tout remballer. Alors les plus pressés seraient rentrés chez eux, les autres auraient descendu la rue, calmement, jusqu'au bâtiment de la douane près du port, pour aller boire un peu d'eau, contempler le ciel et essayer de comprendre ce qui avait produit une telle chaleur. Mais Mam' Popo ne jurait pas, ne bougeait pas, ne semblait plus qu'une masse immobile et les commerçants restaient prisonniers de leur accablement.

C'est Lucine qui le vit la première. D'abord, elle crut être victime d'une vision, cligna des yeux, s'essuya le front et regarda à nouveau. Mais les cris lui firent comprendre qu'elle ne s'était pas trompée. En une seconde, les commerçants sortirent de leur torpeur. Toutes les têtes se tournèrent vers le haut de la rue.

— Regardez!…

— Vous avez vu?…

Un être avançait, au milieu de la chaussée, avec une démarche syncopée – mi-danse, mi-titubement

d'ivrogne. Il avait le torse nu et brillait sous le soleil. Son corps était recouvert d'une sorte de poix qui dessinait chacun de ses muscles – décoction de sirop de canne et de poudre de charbon peut-être, comme on en utilisait lors du carnaval –, à moins que ce ne fût sa véritable peau, naturellement huilée et scintillante. Il portait sur la tête une cagoule découpée dans une épaisse toile de jute, surmontée de deux cornes de bœuf, ce qui lui donnait une silhouette de Belzébuth. Si c'était un déguisement, il l'avait emprunté tout entier à celui des Lansetkods, ces figures de carnaval qui d'ordinaire vont en groupe, terrorisent les passants, font des pompes au milieu de la rue et essaient d'attraper les badauds pour les engluer de mélasse. Mais ce n'était pas jour de carnaval ni même la saison des raras*, et si cet homme s'était déguisé, il était fou ou s'était trompé de ville… Ulysse, le vieux vendeur de paniers, fut le premier à l'interpeller.

— Qu'est-ce que tu fais là, mauvaise blague ?

L'homme ne répondit rien. De sa gorge sortit un étrange grognement. Tite Gervaise, la couturière de la rue Charmant, poussa alors un cri, "Loa**!…", qui répandit immédiatement une panique irrépressible dans la foule. Et si elle avait raison ? S'il ne s'agissait pas d'une mauvaise blague mais bel et bien d'un esprit ? Marcus, le jeune vendeur d'eau, la regarda avec un air horrifié et plusieurs commerçants se levèrent d'un bond, renversant les babioles qu'ils n'avaient pas réussi à vendre, cherchant à s'écarter du passage de l'ombre tout en restant suffisamment

* Défilés spontanés qui précèdent Pâques.

** Terme qui désigne les esprits dans la culture vaudou.

près pour ne rien perdre de ce qui se passerait. Les cris avaient attiré d'autres badauds. La foule devenait plus dense. Des femmes sortaient sur le pas de leur porte et restaient là, un nourrisson dans les bras, médusées devant cette apparition. Dans la foule, quelques hommes qui n'étaient pas au premier rang et n'avaient pas encore vu l'homme mais à qui on avait dit qu'un type était là, déguisé comme au carnaval, lancèrent des injonctions, croyant encore qu'il s'agissait d'une farce dont on parlerait dans les jours à venir avec plaisir et voulant marquer cette scène de leur propre commentaire dans l'espoir que l'on se souviendrait de leur bon mot.

— T'es trompé, Lansetkod, faut retourner en Guinée jusqu'à Pâques !

— On va te frotter de poix, nous, coquin !

Quelques-uns riaient, mais de moins en moins, car se diffusait dans la foule le sentiment qu'il se déroulait là quelque chose d'anormal et que ceux qui riaient allaient bientôt le regretter… Lucine ne bougeait pas. Elle attendait, pétrifiée. Sans qu'elle puisse dire pourquoi, il lui semblait que cette ombre était là pour elle. Le Lansetkod avançait, zigzaguant dans la rue Veuve, le corps délié comme un lézard, sûr de la peur qu'il faisait naître chez ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il s'avança encore, Mam' Popo lâcha un "Doux Jésus !…" et, n'y tenant plus, s'enfuit en courant, bousculant tout le monde sur son passage, renversant un carton rempli d'ananas et de mangues et marchant sans même s'en rendre compte sur les poissons séchés que sa voisine vendait. Ce fut une sorte de signal et plusieurs badauds s'enfuirent, ne craignant plus de paraître peureux puisque Mam' Popo elle-même – qu'on n'impressionnait pourtant pas

facilement – avait déguerpi. À cet instant, l'ombre était au niveau de Lucine. Elle s'arrêta, se tourna avec lenteur, puis s'approcha encore. Lucine vit ses deux yeux noirs comme des éclats de quartz et elle sut qu'elle avait devant elle l'esprit Ravage, celui qui renverse la vie des hommes, écroule les existences, celui qui casse les vies et fait pleurer les femmes. Il était là, ne bougeait pas, semblait la flairer. Soudain, il leva la main droite vers le visage de Lucine et du bout du doigt, mais sans la toucher, il sembla lui dessiner quelque chose sur le front, un vévé* ou tout autre signe destiné à la marquer. Lucine ne bougeait pas. Elle savait que cela était inutile. L'esprit allait maintenant rire, la griffer, la maudire, il n'y avait rien à faire. Elle était simplement décidée à ne pas reculer. Mais il ne fit rien de cela. Lentement, il baissa la tête avec déférence, presque, comme s'il la saluait. Lucine regardait tout cela sans ciller. Elle n'avait plus peur. Quelque chose d'inéluctable était face à elle. Elle retenait son souffle. L'esprit continuait à la fixer comme s'il attendait un ordre de sa part. Puis, d'un coup, avec une célérité de fauve, il tourna les talons et bondit dans la rue Alcius-Charmant. Sa course subite déclencha des cris de toute part. On s'écartait en hâte, priait pour ne pas être touché par le démon, s'insultait de s'être laissé aller à la curiosité quand il aurait fallu faire comme Mam' Popo : détaler au plus vite et aller chercher les représentants de la force publique. Des paniers de fruits furent renversés. La mère Adeline perdit ses poissons séchés, définitivement écrasés par la foule.

* Dessin vaudou, souvent fait à même le sol à l'aide de farine blanche.

Lucine laissa les sacs de riz et de pois qu'elle vendait et suivit ceux qui couraient derrière l'ombre. Elle ne voyait plus rien que des corps pressés, à la fois curieux et apeurés. Ce n'est qu'après la rue Amboise que la foule devint moins dense. La prudence ou la peur d'être volés s'ils s'éloignaient trop de leur échoppe avaient fait renoncer beaucoup de commerçants à en savoir davantage et ils restaient là, par petits groupes, dans la première partie de la rue – sûrs que, de toute façon, il leur serait raconté avec force détails ce qui allait se passer, et qui finalement était véritablement ce drôle de coquin.

Quelques mètres avant le croisement de la rue Normande, Lucine s'arrêta. Elle ne pouvait quitter des yeux l'attroupement qui s'était formé devant chez elle. Elle n'avait plus de souffle et il lui semblait qu'elle ne pourrait plus jamais avancer d'un pas. Les gens du quartier s'étaient regroupés devant sa porte, commentant l'événement, montrant du doigt différents endroits, au sol et sur le mur. Lorsqu'elle aperçut sa sœur Thérèse, elle fut rassurée et trouva la force de faire à nouveau quelques pas. Sa sœur aînée ne l'avait pas encore vue. Elle parlait avec un voisin, tenant dans ses bras le petit Georges, son neveu, et par la main la jeune Alcine. Lucine approcha encore. Le long du mur de la maison, elle remarqua des traces étranges de mélasse. Maintenant qu'elle était plus proche, Lucine vit que Thérèse avait les yeux mouillés de larmes. "Nine!… Nine!…", répétait-elle sans pouvoir rien articuler d'autre. Lucine s'affaissa alors d'un coup, parvenant tout juste à poser une main le long du mur pour amortir sa chute. Tout

était clair maintenant. L'esprit était venu pour sa sœur cadette, Antonine, la mère de Georges et Alcine. Ce ne pouvait être que cela. Nine, la sœur mangée par les ombres, celle qui déparle la nuit en roulant des yeux fous et lance aux hommes, dans les rues de Jacmel, des paroles obscènes, aguicheuses, s'offrant au regard avec des poses lascives, Nine, la plus belle des trois, pour laquelle Lucine avait quitté Port-au-Prince cinq ans auparavant, renonçant à ses études, abandonnant la vie qu'elle se construisait avec bonheur dans la capitale, revenant là, à Jacmel, dans la maison natale de la rue Amboise, parce qu'il fallait bien que quelqu'un s'occupe d'élever les enfants et que cela ne pouvait être qu'elle et sa sœur, Thérèse – sans quoi Georges et Alcine vivraient d'herbes sèches et de l'air salé qu'apporte le vent qui caresse la mer, comme des chiots à peine nés mais déjà faméliques, Nine, c'était évident. Ce qu'elle sut ensuite, elle l'apprit là, toujours effondrée contre sa propre maison, de la bouche des voisins qui l'avaient reconnue et lui apportèrent un peu d'eau et qui firent le récit complet de la scène au fonctionnaire de police qui avait fini par arriver. Nine était partie avec l'ombre. Il n'y avait eu aucune violence. Certains disaient même qu'elle chantait tandis qu'elle s'éloignait de la maison. On l'avait vue prendre la route du cimetière. Puis, plus loin encore, au-delà, gravir les collines… "Elle ne reviendra jamais", concluaient toujours les gens que l'on interrogeait. Certains insistèrent pour montrer au fonctionnaire le lieu exact où la jeune femme s'était arrêtée une dernière fois pour se retourner et contempler sa maison avant de filer, l'endroit où elle avait ri, car elle avait ri, oui, comme une jeune femme partie pour

une promenade, impatiente et joyeuse. Lucine sentit ses oreilles bourdonner, les phrases continuaient et son souffle à elle était de plus en plus court, elle entendit encore la voix de sa nièce, Alcine, qui l'appelait, "Tante Lucine?… Tante Lucine?…", mais elle ne put y répondre, les forces l'abandonnaient, son sang semblait quitter ses doigts, ses mains, ses tempes, et elle s'évanouit…

I

PORTAIL LÉOGÂNE

Elle fut la dernière à descendre du bus. Elle laissa passer consciencieusement tous les passagers – des jeunes hommes allant chercher du travail dans la ville, une mère tenant deux enfants par les bras, une vieille marchande invectivant la foule au moment de descendre pour qu'on ne la bouscule pas. Il faisait chaud. L'air était saturé de la sueur des voyageurs qui, pendant quatre heures, s'étaient fait ballotter, sautant, se cognant, essayant vainement de rester droits dans leur siège. Tout était moite et les passagers sortaient tous du bus avec un soupir de soulagement, décollant leur robe ou leur chemise de leur peau, essayant de se faire un peu d'air avec un journal ou avisant au plus vite des vendeurs d'eau pour étancher une soif immense. Elle, non. Elle attendit patiemment, jusqu'à être la dernière à descendre comme si elle craignait de sortir du véhicule, comme si ce qui l'attendait dehors représentait une menace. Durant tout le voyage de Jacmel à Port-au-Prince, elle avait pensé à ce qu'elle devait faire une fois arrivée, à la mission dont elle devait s'acquitter. Sa jeune sœur était morte, Nine la bancale, d'esprit retourné, Nine voluptueuse malgré les regards de désapprobation des vieilles voisines, Nine échappée du monde

dans un dernier soupir d'extase. Elle savait qu'elle était là pour annoncer cette disparition. Elle portait le deuil en elle, sur son visage, dans ses vêtements. C'est lui qui lui avait fait baisser la tête pendant presque tout le voyage, ne discutant avec aucun de ses voisins, regardant simplement la campagne défiler. C'est lui qui la guiderait dans les rues de Port-au-Prince, jusqu'à Armand Calé, le père de la petite Alcine. Elle était là pour dire la mort, rien de plus, et pourtant, lorsqu'enfin elle sortit du car, lorsqu'enfin elle posa le pied dans la poussière du grand carrefour sud de Port-au-Prince et que le tumulte la saisit, elle ouvrit la bouche de stupeur. Quelque chose l'entourait qui prenait possession d'elle, qui était plus fort que le deuil, qui semblait même chasser l'idée de sa mission. Elle ne pensait plus aux gourdes que lui avait confiées Thérèse, ni aux visages de ses deux petits neveu et nièce. Elle ne pensait plus aux mots qu'elle aurait à choisir devant Armand Calé, tout était comme effacé. Seul restait le capharnaüm de la rue. La tête se mit à lui tourner. Elle était assaillie par un déluge de couleurs, rouge, jaune, vert, orange, des peintures des voitures, des décorations des bus. Abasourdie par le vacarme continu des moteurs, des klaxons, des chauffeurs hélant le chaland… Dans ce grand carrefour du sud de Port-au-Prince, c'était un inextricable amoncellement de bus, de camionnettes, de voitures, et chaque véhicule était chargé dans des cris ininterrompus, les passagers essayant de faire rentrer des paquets énormes, et ça criait derrière, qu'il fallait faire de la place, qu'on n'allait pas y passer la nuit, les chauffeurs seuls restaient calmes, habitués à ces minutes qui peuvent durer un siècle où les corps essaient de trouver une place dans un si

petit habitacle, où les voisins se choisissent, où certains, d'un coup, se relèvent et obstruent à nouveau le couloir central pour changer de place parce qu'ils viennent de découvrir que la vitre de leur siège est bloquée et qu'ils savent que le voyage – pour celui qui sera assis ici – se transformera en une lente torture ; les chauffeurs attendaient, faisant signe, parfois de la main à un ami, ou saluant d'un air fatigué un chauffeur de taxi, comme s'ils n'entendaient plus le brouhaha permanent des klaxons. Elle était là, elle, au milieu de tout cela, et elle sentait qu'elle retrouvait non seulement sa ville, puante, grouillante, frénétique, mais aussi sa propre existence. Et alors, surprise elle-même de pouvoir le faire, elle sourit.

La grande porte du grillage s'ouvre enfin et Saul découvre ce qu'il ne pensait pas possible à Port-au-Prince : un vaste parc en terrasse, verdoyant, où des petites allées de graviers serpentent à travers les manguiers, descendent en escalier jusqu'à une immense villa qui domine la ville. Le taxi moto qui l'a conduit jusqu'ici vient de démarrer dans son dos et lui fait un petit signe des doigts sans lâcher le guidon, le laissant face au gardien du portail qui tient la porte entrebâillée, le pistolet à la ceinture, attendant qu'il pénètre dans l'allée pour pouvoir refermer derrière lui. Mais il ne le fait pas. Il reste là comme s'il hésitait à entrer, ou comme si cela lui répugnait. Durant toute la montée à taxi, sur cette route verticale où ils n'ont croisé personne, il a été sidéré de ne pouvoir voir aucune des villas de Montagne-Noire. La route est bordée tout du long par de hauts murs. Et tout ce que le passant aperçoit,

c'est la cime d'arbres luxuriants faisant imaginer des jardins tropicaux où le clapotis des fontaines couvre avec élégance la rumeur lointaine des embouteillages. Le vrai luxe, pense-t-il à cet instant, c'est d'échapper aux regards. Dans cette ville où tout le monde vit dehors, où l'on peut assister – le temps d'une promenade – à des disputes, des parties de cartes entre amis, des bains de nourrissons, le vrai pouvoir, c'est de se soustraire aux yeux des autres. Et de voir. Montagne-Noire est tout entière construite ainsi. Le quartier domine Pétion-Ville et Port-au-Prince derrière. On y voit la mer. Et pourtant on y vit caché. Le visage de Saul s'est rembruni. Lorsque le gardien répète pour la troisième fois "Monsieur ?" pour qu'il avance, il se tourne vers lui avec mauvaise humeur et lui lance "Qu'y a-t-il ?", puis, sans attendre de réponse, pénètre dans la propriété.

Le bruit de la rue l'a envahie avec tant de violence que Lucine, pour ne pas tomber, a dû se tenir à la carlingue rouge du bus – à l'endroit où il est écrit en belles lettres rondes "Lavi pa facil". Sa tête lui tourne. Elle retrouve sa ville. Tout est là. Même tumulte de voix qui se chevauchent. Même fouillis de couleurs : les voitures peintes, les robes des femmes… Même assourdissement de la rue où tout se mêle, les paroles des hommes échangées en criant, les pots d'échappement, le grondement calme des truies qui fouillent la vase… C'est sa ville, quittée cinq ans plus tôt parce que Nine était enceinte et qu'il fallait l'éloigner de Port-au-Prince, parce que les deux grandes sœurs, Thérèse et elle, savaient bien que Nine n'était pas une mère, ne le serait jamais et qu'il fallait l'accompagner

et rentrer à Jacmel avec elle – laissant derrière elle la vie qu'elle avait aimée, les études de droit, les réunions du groupe politique auquel elle appartenait et qui prenait de plus en plus de place au fur et à mesure que la situation du pays se tendait, oui, elle se souvient de tout cela, c'était d'abord une fois par semaine et ils parlaient en s'exaltant de liberté de la presse, de démocratie, puis c'était deux ou trois fois par semaine, les manifestations avaient commencé et tout le monde était surpris par l'ampleur du mouvement et puis, cela avait été tous les jours, les cours ne comptaient plus, les professeurs étaient dans la rue eux aussi, criant avec eux "Dehors Aristide!" et rien ne semblait pouvoir les vaincre, la foule était si dense, si jeune, "Dehors Aristide!", le Champ-de-Mars entier était noir de monde, et le palais présidentiel semblait bien petit, les centaines de manifestants payés par le régime pour venir contre-manifester bien dérisoires, même s'ils avaient des visages de vauriens et des armes sous leur T-shirt, même si tout le monde savait qu'à un moment ou un autre, ils tireraient sur la foule parce que c'était exactement ce qu'on attendait d'eux, "À bas Aristide!", le peuple entier de la ville derrière sa jeunesse, remerciant sa jeunesse d'oser pour lui la révolte, d'en avoir assez pour lui et de chanter, le poing levé, dans les rues, dansant parfois, pour dire que la politique, là, se faisait avec joie, parce que la libération du peuple est toujours un moment de joie, "À bas Aristide!", elle se souvient, c'étaient eux qui avaient gagné, les vauriens en bande avaient tiré, le pouvoir avait tiré à son tour, des corps avaient été traînés sur le bitume, T-shirts déchirés, des mères s'étaient agenouillées en pleurs devant la dépouille d'un jeune